Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 42

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214212

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trait régulièrement chez un coiffeur de la localité pour sa toilette. Un jour pendant que le figaro le savonnait, il lui demande : « Que faites-vous de ces « razons » [1] de barbe ? »

— Mais, répond le barbier, on les jette à l'égout.

— Quelle dilapidation ! dit le client ; ne savez-vous donc pas que l'on utilise maintenant les plus petits poils, les « razons » de veaux comme d'autres, pour confectionner des couvertures ?

— Bah ! dit le figaro, plaisanterie !

— Eh bien ! à votre place, dit le facétieux client, je les laverais, sécherais et arrangeraient soigneusement et vous verriez que cela se vendrait. Moi j'en achète.

L'année suivante, le voyageur se retrouve dans le fauteuil du coiffeur, qui lui fait :

— A propos, monsieur, je les ai gardés et bien soignés.

— Quoi ? demande le client qui ne se souvenait plus de l'histoire.

— Eh bien, les « razons » : j'en ai un sac plein.

— Ah ! Ah ! fait notre farceur, qui réfléchit un instant à la façon dont il allait se sortir d'affaires.

Après être rasé, il plonge la main dans le sac que le barbier lui présente et en retire une pleine poignée de petits crins. Alors les regardant de plus près, il s'écrie :

— Mais malheureux, comment voulez-vous que j'utilise cette marchandise ainsi ! il y a des poils blancs, des noirs, des blonds, etc. Il faut les trier.

— Ah ! c'est cela, dit le figaro, scandalisé ; j'ai déjà eu assez de peine ainsi ; et il jette le tout par la fenêtre de derrière de son laboratoire. Allez les trier vous-même, je ne suis pas assez crétin pour cela ! — L. D.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

33 PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Au surplus, ces lecteurs sont dignes d'excuse ; leur opinion provient d'une source respectable. En effet, le plus grand nombre des hommes, j'entends de ceux qui font honneur à l'espèce, ont été plus d'une fois à portée de reconnaître par eux-mêmes l'insuffisance des bons penchants à guider toujours vers le bien, et comment ces penchants succombent souvent, lorsqu'ils sont aux prises avec d'autres penchants moins bons. De là, à leurs yeux l'absolue nécessité des principes et des croyances, auxiliaires puissants, et les seuls propres à assurer au bien la victoire. De là aussi leur défiance à l'égard de ceux en qui ils ne croient pas reconnaître ces garanties.

C'est justement dans cette opinion, qu'au fond je partage, que je trouve l'explication et en quelque sorte la clef du caractère de mon oncle et des apparentes contradictions qu'offraient en elles, au premier abord, ses opinions et sa vie. Cet homme était d'une trempe naturellement si bonne, si honnête et si bienveillante, qu'il ne s'était peut-être jamais trouvé à portée, comme les lecteurs dont je parle, de reconnaître le besoin d'aucun auxiliaire qui le portât au bien, et encore moins qui l'empêchât de faire le mal. Une décence naturelle l'avait préservé de tous les désordres ; une timidité naïve et sa vie solitaire lui avaient conservé une antique simplicité ; tandis que son cœur, humain plutôt que sensible, généreux plutôt qu'ardent, et point usé par les déceptions et les défiances, avait retenu certaine verdeur juvénile qui se manifestait dans ses sentiments et dans ses procédés. Et comme il arrive quand les vertus n'ont pas coûté d'effort, nul orgueil, nulle froideur ; une modestie vraie, une bonté candide et certain charme d'innocence paraient les aimables qualités de cet excellent vieillard.

Aussi, malgré les opinions plus ou moins étranges et contradictoires qui pouvaient flotter et cœxiter dans l'esprit de mon oncle, ou y établir entre elles une lutte en dépit des principes de morale ou de conduite qui pouvaient logiquement découler de ces opinions, ses habitudes portaient toutes l'empreinte de l'honnêteté la plus sévère et la plus franche bonté. Si, à la vérité, la semaine s'écoulait dans de laborieuses recherches qui le préocupaient tout entier, il consacrait le dimanche à un décent et tranquille repos. Dès le matin, un vieux barbier son contemporain lui rasait son visage, apprêtait sa perruque ; puis vêtu d'un habit marron neuf, quoique d'une coupe antique, il se rendait à l'église de sa paroisse, appuyé sur sa canne à pommeau d'or et portant sous le bras un psaume proprement relié en peau de chagrin et fermé de clous d'argent. Assis à sa place d'habitude, il écoutait le sermon avec une consciencieuse attention, et, sans doute, nul plus que lui n'apportait de la candeur à s'en appliquer les leçons. Sa voix cassée se mêlait aux chants ; puis, après avoir déposé dans le tronc son offrande, large, mais toujours la même, il rentrait au logis ; nous dînions ensemble, et la soirée était consacrée aux paisibles promenades dont j'ai parlé.

Ces traits, qui ne se rapportent qu'à l'une des habitudes de mon oncle, suffisent à donner l'idée de l'honnête simplicité qui présidait à tous les actes de sa vie solitaire ; mais ils ne donnent aucunement la mesure de la bonté également simple de son cœur, et je me trouve embarrassé pour la peindre sans lui ôter son charme, sans risquer de faire prendre pour des vertus ce qui était chez lui nature, manière d'être. Dirai-je que, demeuré mon protecteur par la mort de mes parents, qui avaient laissé quelques engagements à remplir, il ne lui était jamais entré dans l'esprit que ce ne fût par sa plus naturelle affaire que d'y satisfaire en entamant, ses modiques capitaux ? dirai-je que jamais il n'imagina un instant que je n'eusse pas droit à tous ses sacrifices, sans même qu'il examinât si j'en étais toujours digne, si j'étais docile à ses directions ou reconnaissant de ses bienfaits ? Mais, aux yeux de plusieurs, ces choses paraissent des devoirs tout tracés, et la bonté se peint mieux peut-être dans des actes plus faciles.

Je suis de cet avis. Aussi regrettai-je que la vieille servante qui, durant trente-cinq années, gouverna le petit ménage de mon oncle, ne tienne pas ici la plume à ma place. Moins infirme qu'elle, il trouvait bien plus simple de suppléer lui-même à l'irrégularité de son service que de lui donner une rivale ; et, au lieu d'en concevoir de l'humeur, son habituel mouvement auprès d'elle était de la ragaillardir par quelques propos d'affectueuse gaieté. A la vérité, il la querellait parfois, mais seulement pour n'être pas docile à ses prescriptions ; et, tout en la tyrannisant de par Hippocrate, ce pauvre oncle, changeant en quelque sorte d'office avec elle, était devenu son serviteur. Dans les derniers mois de la vie de cette femme, il lui avait donné sa chaise à vis, et je l'ai vu, chaque jour, après que nous l'y avions transportée ensemble, faire le lit de sa servante, et tirer un sourire de ses lèvres décolorées.

Un soir, cette pauvre femme, éprouvant une douleur inaccoutumée, mon oncle après s'être fait dire les symptômes avec le plus grand soin, consulta son livre, imagina une drogue victorieuse, et sortit vers minuit la faire préparer sous ses yeux chez le pharmacien. Son abscence se prolongeant, Marguerite m'appela pour me faire part de son inquiétude. Je m'habillai en toute hâte, et je courus chez le pharmacien par le chemin le plus court. Mon oncle en était sorti depuis quelques moments. Tranquillisé par cet assurance, je m'acheminai par la rue qu'il avait dû suivre : c'est celle de la Cité.

J'avais gravi la moitié de cette rue dont la pente est assez rapide, lorsque je vis à quelque distance un homme seul, qu'à son action je ne reconnus point d'abord pour mon oncle. Il portait avec effort un objet pesant qu'il posa à deux reprises, comme pour prendre haleine ; puis, arrivé au haut de la rue, il plaça dans un coin formé par la saillie des maisons, s'assurant avec le bout de sa canne que cet objet ne pût rouler de nouveau sur la voie.

Je reconnus mon oncle, qui fut bien surpris de me voir. Après lui avoir expliqué le motif de ma course : « Eh ! j'y serais déjà, me dit-il, sans un énorme caillou où je me suis choqué rudement. » Et il hâtait le pas en boitant.

Ce trait peint, ce me semble, cet excellent homme. Agé, boiteux, ayant hâte, il avait solidairement porté la grosse pierre en un lieu où elle ne pût plus nuire, et, de son aventure, c'était la seule circonstance qu'il eût déjà oubliée.

* * *

L'on comprend mieux maintenant avec quelle tristesse je regardais, ce jour-là, trembler la main de mon oncle. J'ajoutai ce signe à plusieurs autres que je rapportais à la même cause : la croissante sobriété de son régime, ses promenades bien plus courtes, et le dimanche, à l'église, un assoupissement contre lequel je le voyais lutter avec effort.

Mais pendant que je me livrais à ces tristes pensées, mes yeux vinrent à rencontrer la madone.... Elle avait été remise à sa place. J'en fus surpris, car je croyais que mon oncle l'avait vendue à certain Israélite qui marchandait ce tableau depuis longtemps. Je me levai machinalement pour aller la considérer.

« Cette madone....» dit alors mon oncle. Et quelque émotion altéra sa voix.

* * *

La seule chose sur laquelle mon oncle m'eût indirectement contrarié, et l'on a vu par quels moyens, c'était mon penchant pour les beaux-arts. Le prix immense qu'il attachait à voir l'unique rejeton de la famille entrer dans la glorieuse carrière de la science avait seul pu l'engager dans ces pratiques, qui tout innocentes qu'elles étaient, avaient coûté infiniment à sa droiture comme à sa bonté ; et sûrement il s'était reproché comme une dureté grande de m'avoir soustrait la vue de la madone. Il n'en fallait pas d'avantage pour que le trouble et quelque honte agitassent son âme candide et sereine.

« Cette madone, reprit mon oncle, je l'avais ôtée de là pour des raisons... J'aurais dû ne pas l'ôter... Je te la donne. Tu la descendras. »

Pendant qu'il disait ces mots, mon oncle avait repris son calme habituel. Pour moi, surpris au milieu de ma tristesse par ces paroles de regret, qu'accompagnait un don généreux, ce fut à mon tour d'être ému et embarrassé.

« Mais, continua-t-il en souriant, en revanche tu me rendras mes livres. Mon Grotius s'ennuie là-bas.... mon Puffendorf y sommeille.... La vieille me parle d'araignées qui tendent leur toiles de l'un à l'autre.... Après tout, que chacun suive sa pente.... Le droit est pourtant une honorable carrière !... Mais quoi les arts ont du bon aussi.... On peint la belle nature, on compose des scènes variées, on se fait un nom.... On n'y devient pas riche ; mais enfin on peut vivre modiquement.... De l'économie, quelques gains, un peu d'aide.... Bientôt ,quand je ne serai plus, mon petit avoir....»

Ici, ne pouvant retenir mes larmes, j'y donnai cours, m'abandonnant à toute l'affliction que provoquaient en moi ces paroles.

* * *

Mon oncle se tut, et, se méprenant sur la cause de mes larmes, il ne tenta pas d'abord de me consoler ; mais, après quelque silence, s'approchant de moi :

« Une fille si sage ! dit-il, si belle !... une fille si jeune !

(A suivre.)

[1] Terme populaire vaudois pour désigner les poils de barbes tombés après le passage du rasoir.

La livraison d'*octobre* 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Vahiné Papaa, Croquis africains. — André Langie, Les Prussiens. *(Seconde et dernière partie.)* — Eden Phillpotts, La ferme de la Dague. Roman. *(Septième partie.)* — Victor Giraud, La Marne. Un chapitre de la Grande Guerre. *(Seconde et dernière partie.)* — Okakura Kakuzo, Le livre du thé. *(Seconde partie.)* — G. Arvanitaki, Sur la question d'un nouveau calendrier. — J. E. David, De l'origine de quelques jeux en plein air. *(Seconde partie.)* — X. X. X. Deux années de guerre en Arabie. Chroniques russe, (Ossip Lourié) ; allemande, (Antoine Guilland) ; scientifique, (Henry de Varigny) ; suisse romande, (Maurice Millioud) ; politique, (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE DE 12 POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS